

BIBLIOGRAPHIE

RED CROSS INTERNATIONAL AND THE STRATEGY OF PEACE

par

JAMES AVERY JOYCE

Voici un beau livre, bien fait pour éveiller l'intérêt de tous : des gens de Croix-Rouge, d'abord, qui y verront un hommage au mouvement issu d'un geste et d'une idée d'Henry Dunant ; de tous ceux aussi qui, soucieux de la marche du monde, cherchent avidement le moyen de contribuer à l'établissement de la paix.

L'auteur, James Avery Joyce, professeur de droit international, n'appartient pas à la Croix-Rouge. C'est de l'extérieur qu'il l'aborde. Les enseignements qu'il tire de ce contact, s'ils peuvent, ici ou là, prêter à la controverse, n'en ont que plus d'intérêt, étant dépouillés de ce qui rend les plaidoyers *pro domo* rébarbatifs ou contestables. Il ne prétend pas écrire une histoire de la Croix-Rouge internationale. De l'épopée de la Croix-Rouge, il extrait quelques événements caractéristiques pour en tirer l'objet de méditations constructives.

D'emblée, dès la préface, l'auteur expose son but : Montrer qu'après cent ans, le monde se trouve, en pire, devant la même situation qu'Henry Dunant après Solférino. En beaucoup pire car, alors, seuls quelques hommes lucides — ou visionnaires comme Dunant — pouvaient entrevoir vers quel dilemme mortel l'humanité s'acheminait lentement ; tandis qu'aujourd'hui ce dilemme est à la porte ; il éclate aux yeux de chacun : abolition de la guerre ou abolition de l'homme.

Dans un premier chapitre, M. Joyce évoque Henry Dunant, son geste et son idée, en les replaçant dans leur juste temps. Il met en évidence le « pourquoi » de ce geste et de cette idée, qui est le sentiment de la valeur de la vie humaine, plus exactement de la valeur de la vie d'un homme. Dans un chapitre suivant, il expose ce qui fait que Genève, cœur de l'Europe, était en quelque sorte prédestinée à être le berceau d'une idée telle que la Croix-Rouge : La farouche indépendance de la petite République que l'exiguïté de son territoire, tout en l'obligeant à se resserrer sur elle-même pour défendre son intégrité, contraignait à porter ses regards, au-delà de ses trop proches frontières, vers l'universel ; ce sens de l'humain, c'est-à-dire cette notion de la dignité de l'individu, remise en valeur par les Réformateurs puis par Jean-Jacques Rousseau ; la neutralité de la Suisse, enfin, qui seule pouvait permettre de construire quelque chose s'adressant à tous les hommes et qui ne fût pas à la merci du premier conflit venu entre les puissances. C'est de tout cela, pense-t-il, qu'est issu ce qu'il appelle le « miracle de la première Convention de Genève » avec sa conception, alors révolutionnaire et qui dut être conquise de haute lutte, de la « neutralisation » du militaire blessé ou malade et de ceux qui viennent le secourir. Le troisième chapitre montre l'esprit et la lettre de cette convention s'étendre progressivement aux catégories sans cesse plus vastes de personnes que l'accumulation et le pouvoir destructeur toujours croissant des guerres frappent à leur tour. Il analyse les principales dispositions des quatre Conventions de Genève de 1949, notamment celles de ce « quatrième bras de justice » qu'est la Convention sur la protection des civils.

Revenant en arrière dans les faits, un saisissant raccourci fait voir la Croix-Rouge, encore mal armée juridiquement, aux prises avec la première guerre mondiale où l'individu est noyé dans des masses armées telles qu'on n'en avait encore jamais vues. Puis, la guerre finie et, croyait-on, définitivement abolie, c'est la fondation de la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge pour l'utilisation en temps de paix de cette masse de bonnes volontés qu'avait suscitée le conflit. Et c'est la deuxième guerre mondiale, dont les chiffres statistiques, qui s'expriment en millions, illustrent les efforts sublimes — pour dérisoires qu'ils

puissent apparaître parfois au regard de l'immensité des destructions — entrepris par le Comité international et par les Sociétés nationales pour arracher à la guerre ses victimes, pour apporter au milieu de la haine et de la peur un peu d'amour et d'espoir, pour maintenir, jusqu'au fort du choc mortel des masses, la vie de l'individu. Effort passionné qui se poursuit après la cessation des hostilités armées dans la lutte pour la reconstruction ou contre ces autres fléaux que sont les catastrophes naturelles, les épidémies, les dispersions de population, dont l'auteur donne quelques exemples dans son septième chapitre.

Et maintenant? Et maintenant, ce sont tous ces conflits limités qui éclatent, année après année, aux quatre coins du monde, obligeant la Croix-Rouge à répéter partout son geste d'amour. Cet aujourd'hui, avec ses troubles, avec sa guerre dite froide alors qu'elle évoquerait plutôt une chaudière toujours sur le point d'éclater, avec ses compétitions d'essais de bombes et de fusées, tout cela amène l'auteur à se demander si l'extermination planétaire n'est pas pour demain. Il puise des motifs de pessimisme dans l'attitude des puissances, dans la méfiance qui marque leurs rapports réciproques, dans leur commune réticence devant les efforts de la Croix-Rouge tendant à réaffirmer, pendant qu'il en est temps, quelques vieilles règles encore capables de limiter les effets destructeurs des armes modernes. Avec les moyens dont elle dispose, la guerre en est arrivée à dépasser même son but. Elle ne peut dorénavant plus rien conquérir, elle ne peut plus rien maintenir, si ce n'est des ruines. Les armes employées détruisent jusqu'à la justification que d'aucuns prétendraient encore pouvoir lui trouver. Quant à la Croix-Rouge, il n'est pas une seule de ses activités salvatrices prévues par les Conventions qui trouverait encore à s'exercer sous les conditions d'extermination universelle que promet un conflit futur.

De cela, l'auteur va-t-il conclure, sinon à la faillite, du moins à l'inutilité, dans l'avenir, de la Croix-Rouge? Tout au contraire. L'abîme toujours plus profond qui se creuse entre la modicité des moyens de la Croix-Rouge et la puissance des forces de destruction ne lui fait pas oublier les résultats acquis et leur signification morale. Ce que la Croix-Rouge a pu sauver au cours des guerres passées, elle seule pouvait le faire. Mais, dès lors

qu'il est définitivement impossible pour elle de se préparer utilement en vue d'une guerre nucléaire — puisque la nature même de celle-ci annihilerait ses efforts — il ne lui reste plus qu'à se préparer pour la paix. Car, pour M. Joyce, la paix ne peut être construite que sur les bases mêmes de la Croix-Rouge dont les principes sont principes de paix et de vie.

Nous l'avons dit, et l'auteur en est le premier conscient, certaines propositions du livre peuvent prêter à la controverse. Selon la tendance politique ou juridique à laquelle le lecteur appartient, il chicanera sur telles appréciations ou sur telles constructions. Peu importe. Ce qui compte, c'est la franchise et l'honnêteté avec lesquelles sont posées des questions essentielles, obligeant à la méditation. Ce qui est sain, c'est ce sursaut de la raison en face du non-sens où l'humanité se laisse aller ; ce besoin d'y voir clair, et loin ; cette conscience que toutes les puissances du monde, si grandes soient-elles, ne sont, après tout, composées que d'hommes, d'individus ; ce refus de voir les hommes étiquetés en masse selon le lieu où ils résident, séparés par une ligne géographique accidentelle en deçà de laquelle il n'y a que des bons, et au-delà tous les mauvais.

Ce qui compte surtout, c'est le thème sur lequel l'auteur a bâti son livre qui est un message. Ce thème qui, affirmé dès le premier chapitre, fait sentir son frémissement sous-jacent tout au long de l'ouvrage pour venir éclater à nouveau, péremptoire, à la dernière ligne :

« L'ennemi, c'est aussi un homme ! C'est par là que la Croix-Rouge a commencé ; c'est par là que la guerre finira. »

F. S.